

Benjamin Dufour fait partie des 4 artistes sélectionnés sur le principe de « résidences croisées » par le réseau **Frac Nord Est**, regroupant le Nord, la Champagne-Ardenne, Franche-Comté, Lorraine et la Kunsthalle Mulhouse.

Les artistes, Harold Guérin, Elsa Maillot, Claire Morel seront accueillis respectivement par les Frac, Franche - Comté, Champagne-Ardenne et Lorraine.

Depuis 2004, ces résidences sont réservées à des artistes originaires ou vivants dans cette grande région. Elles offrent une multitude de possibilités de rencontres de professionnels et s'avèrent de véritables accélérateurs de reconnaissance sur un plan local, national, voire international.

En deux mois, l'artiste a rencontré la ville, ses habitants et développé quelques projets.

Benjamin Dufour conduit des expériences. Il est comme un chercheur, pas fou du tout, plutôt très organisé mais qui aime laisser une part à l'inattendu au fil de ses recherches.

Il écrit ses projets, les accumule et les développe, les expérimente au fil des occasions et des circonstances.

Interview de Benjamin Dufour par Sandrine Wymann

SW : J'ai l'impression en découvrant tes projets et en te voyant travailler que tu considères chacun de tes projets artistiques comme une expérience. Il y a quelque chose qui relève de l'exercice dans ta démarche. Comme si tes recherches, les unes après les autres te permettaient d'accéder à un niveau de connaissance, de compréhension qui sont les moteurs de ton travail actuellement. L'expérimentation comme finalité plus que comme moyen.

BD : J'attache beaucoup d'importance à l'expérience effectivement, et certaines de mes pièces sont des dispositifs incertains : le résultat n'est pas forcément défini et j'aime les surprises, voire même, les erreurs. Dans l'exécution d'un morceau de musique, le musicien peut parfois faire des fausses notes ; elles sont considérées indésirables, et pourtant, je leur trouve beaucoup de charme. Elles ouvrent sur de nouvelles perspectives. Thelonious Monk par exemple est un pianiste que je trouve très punk : il lance des notes de manière inattendue, pas forcément en rythme, il va chercher les dissonances, les frottements, etc., et ses mélodies ou ses improvisations sont d'autant plus belles. Il est aussi capable d'arrêter le concert au milieu d'un morceau pour s'engueuler avec ses musiciens. Pour ma part, j'essaie de laisser une place à la surprise, à l'expérience. L'œuvre a une certaine autonomie avec laquelle il faut jouer.

SW : Il me semble que la grande rigueur qui oriente ton travail te permet assez facilement de faire un pas de côté et d'introduire une dose d'ironie dans tes projets, sans ternir la portée de tes propos. Au contraire cette ironie se présente comme un souffle indispensable, un nécessaire recul sur toi-même, le temps de réorganiser un projet suivant.

Finalement, cet humour est une sorte de porte que tu laisses ouverte dans chacune de tes expériences et qui apparaît comme un moteur, une raison de chercher encore.

BJ : J'ai l'impression d'être dans un apprentissage qui ne finira jamais. Chaque réalisation m'apporte des expériences et des connaissances ; et, plus j'apprends, plus je fais la mesure de mon ignorance. L'humour dont tu parles est pour moi une sorte d'auto-dérision. Lorsque je mets en place des dispositifs complexes, rigoureux, comme dans certaines de mes installations, je peux trouver ça facilement pompeux et ce qui sauve la pièce, c'est cette petite dose d'ironie. Un élément parfois insignifiant qui permet une échappatoire. Par exemple, lorsque j'ai mis au point l'installation *Sans-titre (caisses claires)*, j'ai disposé des couples de haut-parleurs et de caisses claires dans un espace. Chaque haut-parleur diffusait des sons correspondant à la fréquence de

résonance des caisses et celles-ci vibraient en conséquence, et produisaient ainsi de nouveaux sons. J'avais trop peur de tomber dans la fascination technique et pour contrebalancer le côté imposant du dispositif, j'ai réglé les volumes à des niveaux très faibles : la composition commençait sur des murmures abstraits, comme des petits dialogues, et j'ai très rapidement eu l'envie de faire jouer de la samba de carnaval à tout ces instruments.

SW : Le projet « Des serpents dans l'avion » a ceci d'étonnant que l'inattendu et le risque sont au cœur du propos. Dans ce cas ta partition n'est pas écrite, elle est totalement aléatoire et finalement hors-contrôle. En termes de performance, on dépasse le cadre de l'improvisation. La dérision est extrême même si dans le protocole et la mise en scène de l'action, tu donnes encore l'illusion en te plaçant comme « chef d'orchestre ». Cette pièce est intrigante aux côtés d'autres projets que tu mènes simultanément et qui tendent vers davantage de sobriété et de maîtrise. Je pense aux « partitions » et aux « papiers peints » qui font l'objet de grandes rigueur et précision.

BD : Les partitions sont précises car il s'agit de modéliser une expérience, un peu à la manière de Lawrence Weiner dont les expositions consistent à montrer des indices ; l'œuvre n'a pas nécessairement besoin d'être réalisée. Ainsi, les codes de représentation sont rigoureux, précis, car conceptuels ; alors que l'expérience, elle, se déroule dans les conditions du réel avec tous les risques que cela encourt. *Des serpents dans l'avion...* pousse ce constat à son paroxysme. Il existe une partition, ou plutôt un protocole, tout à fait sommaire, qui cette fois place l'exécutant au beau milieu d'un "gros bordel". Tenter de le maîtriser est un fantasme et la mise en place minutieuse du dispositif apparaît donc illusoire, burlesque, voire même désespérée



Des serpents dans les avions, performance de Benjamin Dufour, 2010
Crédit photo Sébastien Bozon